

Lettre de Beccaria à D'Alembert, 24 août 1765

Auteur : Beccaria

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitPardonnez, monsieur, si je prends la liberté de vous ...

RésuméIl l'admire et le remercie des éloges dans la l. à Frisi. La Préface de l'Enc. et les Elémens de philosophie, ont fait de D'Al. son maître. La Destruction des jésuites. Traduction du [Dei delitti e delle pene], additions. Discours sur le bonheur de [Pietro] Verri.

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire65.61

Identifiant306

NumPappas628

Présentation

Sous-titre628

Date1765-08-24

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné

Publication de la lettrePougens 1799, p. 355-359

Lieu d'expéditionMilan
DestinataireD'Alembert
Lieu de destinationParis
Contexte géographiqueParis

Information générales

LangueFrançais
Sourceimpr., « Milan », MLM 2011
Localisation du documentNon renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/Remarquescat. vente Charavay-Castaing 812, juin 1995, n° 44502 : autogr., d.s., « Milan », 5 p.

Auteur(s) de l'analysecat. vente Charavay-Castaing 812, juin 1995, n° 44502 : autogr., d.s., « Milan », 5 p.

Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

65 61 - 24 Août 1765 - de Buccaria

Monsieur

124.

~~De~~ M. Buccaria

Pardonnez, Monsieur, si je prends la liberté de vous écrire, c'est un effet des sentiments d'estime, de reconnaissance, d'admiration que j'ai pour le plus grand homme peut-être de ce siècle. éclairez-mé. Je n'ai pas attendu les éloges que vous avez daigné décerner à mon ouvrage dans la lettre au doct. Grisi pour ly trouver dans mon cœur. C'est vous, Monsieur qui avez été mon Maître c'est dans vos ouvrages, que j'ai puise l'esprit de Philosophie et d'humanité qui vous a plu dans mon livre, il est à vous plus que vous ne pensez. Je ne me vassairie jamais de lire la préface de l'Encyclopédie, les éléments de Philosophie, vos ouvrages enfin Monsieur sont la nourriture ordinaire de mon esprit. Que je vous envoie, et que j'admire en vous ce génie créateur, qui semble même au dessus de toutes les plus sublimes qu'il nous annonçait.

Manuscrits du Bureau des Lettres et Manuscrits, coll. gr. 36 (Paris 201)
(Part 1)

Avant même que mon existence fut connue de vous, c'eust
que j'écousse mon livre : aussi je fis ce que me disis je flatté
que un jour peut-être l'autorité publique porteroit entre les mains
d'un d'Alembert ! Mon ambition est réalisée, et il faudroit,
que j'empêtrasse la langue des flâneurs, - je devais vous
rendre Monsieur tout le respect, et toute la reconnaissance
que je fais pour vous. L'opposition que vous avez daigné à la
prosperité de ce si glorieux pour moi, qu'elle est la plus
grande récompense que je puisse recevoir après celle d'
échapper des mains de la Tyrannie quelque victime innocente.
Elle est allée jusqu'à mon ame, Monsieur, elle m'encourage
à m'avancer dans la carrière et à me rendre digne de
votre estime. C'est ainsi que dans un pays étranger au milieu

même des projets espagnols, qui intentent tout à mes malles
le génie du grand d'Alembert même, et soutient dans la
carrière de l'utilité publique une ame qui tentera cette même
se bonnecor à cultiver la paix, et dans l'obscurité la gloire
sociale.

J'ai lu avec admiration votre ouvrage sur les bûches, argument
robuste qui a pris un air de nouveauté cette fois-ci, Monsieur, il
y a de l'esprit de Philosophe qui domine, qui séduit, et qui fait bien
bien de l'enseignement. Vous sentez Monsieur, que lorsque je lisais de telles
pages avec la sagesse digne d'un Philosophe lorsqu'en ces parlers de
ce miserable embarras à faire et le fléau des faiblesses humaines
avec le langage qui est signe de vous. Monsieur longtemps j'aurai la

Neutralité entre deux partis qui croient à l'envie. tous les deux
qui non est mecum. contra me est avec toutes. A-t-il, mieux que
personne. qu'en pareil ouvrage doît avoir des ennemis, mais il doît
avoit des admirateurs dans tous les tout. il est même destiné à évo-
riter le nom des Jésuites, et il apprendra à la postérité la plus révolte
ce que peut un corps puissant, et une République quoique destituée
de force. de ce qu'elle a fait de mesager l'opinion. Il fera un jour
la même impression sur la Bourgeoisie, que nous éprouverons actuelle-
ment quand Tante. nous auroit laissé un Traité des menées
et de l'influence. des œuvres de son temps sur la République.
Les Philosophes ne voient le sort des Jésuites que du côté de
l'humanité, et des sciences. Le Vulgaire, et les biens sur tout ne
les défendent que par envie de cabale, et par jalouse, d'intrigue
contre un corps qui les éclaire.

Mon amour propre est bien flatté. Monsieur, de la traduction, que
je se faire sous vos auspices, je me prends la liberté de vous adres-
ser Monsieur quelques addition, que j'y ai faites, et qui paraîtront

introduction dans la nouvelle édition qu'on fait en Italie.
Ce sera un renvoi d'obligation, que j'aurai envers vous,
Monseigneur, si vous aurez la bonté de les remettre au Philosophe
qui me honore en le traduisant. Je suis chargé de la part
de mon Intime Ami le Comte Verri de vous faire tous ses
respect, et ses remerciements le plus sinceres pour l'accueil favorable
que vous avez daigne faire à son discours sur le bonheur. Je
suis avec la vénération, la reconnaissance, et le respect, que j'en ai une
sensible ressent pour un d'Alembert

Monseigneur

Milan 24 Août 1765

Votre très humble très obéissant serviteur
Cesare Bocaccio